

Père-fils, l'éternel combat

Guy Goffette. Dans un roman imprégné d'autobiographie, l'écrivain belge revient sur son rapport au père; qui lui dit un jour: «Les livres c'est fait pour ceux qui n'ont rien à faire.»

ALAIN FAVARGER

n

Né à Jamoigne en Belgique en 1947, il a été tour à tour enseignant, libraire, éditeur avant de s'installer à Paris où il deviendra lecteur chez Gallimard. Et auteur lui-même d'une œuvre intimiste à la langue souple, très poétique, couronnée en 2010 par le Prix Goncourt de la poésie pour l'ensemble de sa production. Dans un récit tendu, de ceux qui demandent de puiser au fond de la nostalgie comme des élans les plus secrets de l'être, il fait une dernière fois le tour de cette question majeure, démultipliée un jour par Paul Gauguin dans l'un de ses grands tableaux: «D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous?»

Un triple exergue sert également d'ouverture à ce livre au titre insolite, *Géronimo a mal au dos*. On y relève une citation d'Albert Cohen: «Chaque homme est seul et tous se fichent de tous et nos douleurs sont une île déserte.» D'emblée le ton est donné, qui nous place en face de l'écheveau plutôt rêche qui forme souvent le tissu des relations d'un fils avec son géniteur. L'action se passe dans un petit patelin entre la Meuse et la Semois. Simon, qui est aussi le narrateur de cette histoire, y retourne pour assister aux obsèques de son père. Fils quelque peu indigne, il n'était pas là lors de l'agonie de ce dernier à l'hôpital. Et c'est devant une bière déjà scellée par les croque-morts qu'il participe à la veillée du défunt à la maison. D'où une exclamation narquoise du narrateur qui ne verra pas le visage de mort de son père, «pas davantage du reste que je ne verrai le mien en sa dernière grimace».

Géronimo, le père

Déferle alors le flot des souvenirs et autres réminiscences d'une enfance simple dans un petit coin de province avec parents, grands-parents des deux côtés, une sœur et un petit frère. Le père, chef de chantier aux gros poings d'ouvrier, n'a pas ménagé sa peine pour réussir et imposer le respect dans les alentours. C'est lui Géronimo, le battant, animé par la foi du charbonnier, soldat courageux avec ses camarades de chambrée lors de la dernière guerre. Simon raffolait de ses récits de bataille, égrenés les soirs où il était détendu, et que le gamin s'empressait de reproduire le lendemain dans le carré de sable derrière la maison avec ses soldats de plomb. Pour le reste, c'est plutôt la



Guy Goffette: «Qu'est-ce qu'une maison où l'on ne rit pas, une maison où l'on ne chante pas?» C. HÉLIE ©GALLIMARD

rugosité qui domine à travers les emportements d'un homme très soupe-au-lait lâchant ses coups de gueule, ses claques et ses jugements péremptoirs. «Chez nous on ne discutait pas», témoigne celui qui assista à tant de repas sous haute tension, dans un silence «chargé de mille et un couteaux». Au point de s'écrier, bien plus tard: «Qu'est-ce qu'une maison où l'on ne rit pas, une maison où l'on ne chante pas, où l'on ne s'embrasse pas, ou alors si distraitement, à de si rares occasions que ça compte pour du beurre?»

«Mes premières ailes»

Pourtant face à l'homme cloué dans son cercueil, qui s'est saigné aux quatre veines pour se forger une respectabilité dans le village, le narrateur sait aussi qu'il doit pondérer son jugement. Sa sœur l'y invite («nos parents ont fait ce qu'ils pouvaient avec ce qui leur avait été donné») et Simon de faire la part des choses, apportant, la soixantaine venue, le regard à la fois tendre et lucide de celui qui a gardé en lui la fraîcheur de l'enfance. Et qui se souvient avec émotion des bribes de vérité lâchées çà et là par le redoutable Géronimo. Du genre, lorsqu'il se prenait à contempler les paysages de sa campagne: «Tu vois, je n'ai pas besoin de

courir le monde, moi, pour voyager loin.»

N'empêche, question ouverture et cordialité, c'est plutôt hors du cercle familial que le petit Simon aura trouvé de quoi grandir. Comme chez Joseph, le sabotier amoureux de la lecture, qui offre au garçon son premier livre («mes premières ailes»). Certes bientôt confisqué par l'ombrageux Géronimo, ne se rendant pas compte, dans sa naïveté furibarde, que le virus de la lecture avait pénétré pour toujours l'esprit de son indocile rejeton.

Poésie secrète

Vaste et inviolable plaisir de la littérature! D'autres hauts faits émaillent cette chronique d'une enfance à cheval entre enfer domestique et liberté insoupçonnée. A relever l'épisode hilarant du collège des Petits Frères de Marie où le jeune adolescent, dont le père avait quand même pressenti les talents, se retrouve pour ses premières «humanités». Or le voilà puni de quinze jours d'arrêt pour avoir fait rire ses camarades par quelque gauloiserie! Et les parents de se retrouver penauds devant le proviseur mielleux et fielleux en diable. Le petit zigoto, mieux qu'une gifle, y gagnera une expérience de travail sur le tas dans les chantiers paternels.

L'ironie ne manque pas dans cette remontée des souvenirs. Ainsi quand on voit Géronimo obligé par son propre père de retirer de ses murs un tableau qu'il a acquis, montrant une Esmeralda à la poitrine généreusement dénudée. Ou lorsque le même Géronimo, convalescent après une blessure de chantier, est surpris par sa femme en train de lire en cachette une ou deux friponneries libertines. Le sourire offre d'ailleurs un doux contrepoint à ce portrait familial. La poésie aussi, à l'image de ces échappées sur la campagne où le ciel peut s'ouvrir soudain «comme une chemise à tous les vents». I

> **Guy Goffette**, *Géronimo a mal au dos*, Ed. Gallimard, 174 pp.

Un recueil

A lire également *La mémoire du cœur* (Ed. Gallimard, Les cahiers de la NRF, 266 pp.), un recueil des chroniques littéraires de Guy Goffette, où l'on retrouve quelques-uns de ses auteurs favoris, de Rimbaud à Flannery O'Connor en passant par un détour très subtil du côté de Thomas Bernhard. AF

Patrick
Autréaux

Se survivre

Verdier

PATRICK AUTRÉAUX

Ecrire pour renaître

FLORIAN QUENTIN

Le dernier récit de Patrick Autréaux plonge à nouveau son lecteur dans l'univers effrayant de la maladie. Après *Dans la vallée des larmes* (2009), *Soigner* (2010) et *Le Dedans des choses* (2012), publiés tous trois aux Editions Gallimard, l'auteur clôt un cycle littéraire consacré à l'écriture du moi malade. Une succession de tableaux, touchants, captivants, accompagnés de nombreuses réflexions philosophiques sur les expériences du patient, tant dans son rapport à la maladie qu'à son rapport aux autres.

Se survivre touche d'autant plus qu'il est personnel. Ce récit à la première personne, sans être autobiographique de bout en bout, emprunte beaucoup aux expériences de Patrick Autréaux lui-même; atteint d'un cancer à l'âge de trente-cinq ans, il s'en faut de peu que ses récits ne voient jamais le jour. Si l'auteur se considère avec raison comme un «deux-fois né», cette renaissance ressurgit dans son œuvre à travers les expériences de son personnage. A la légèreté matérielle de l'ouvrage s'oppose la lourdeur physique et morale des chimiothérapies. Même si «survivre n'est pas vivre», le désespoir fait bientôt place à un changement. En sept chapitres courts, Patrick Autréaux raconte le passage du malade à l'écrivain.

«Une bouée de sauvetage: écrire.» Au cœur de son récit, la promesse non tenue d'un jeune homme faite à un vieux poète dissident vietnamien d'écrire son histoire. La promesse s'est oubliée. Rapproché du vieux poète par leur expérience commune du malheur, le narrateur s'efforce alors de s'acquitter de cette promesse oubliée, de cette «dette karmique».

Paru en mars aux Editions Verdier, *Se survivre* trahit bien la double formation médicale et littéraire de son auteur. Sa prose, parfois très poétique – et dont plusieurs poèmes interrompent d'ailleurs la marche –, contraste avec une écriture froidement médicale. La lucidité de Patrick Autréaux plaira sans doute à ceux qui aiment voir dans les événements dramatiques une étape de vie et, surtout, l'occasion d'un second départ. Car, malgré la menace d'une stérilité, la trahison du corps se révèle en définitive fertile. Elle donne au malade la chance de tenir sa promesse: «Ecrire pour les temps de malheur.» I

> **Patrick Autréaux**, *Se survivre*, 2013, Editions Verdier, 80 pp.

chronique

Un McDo au Schauspielhaus?

Outre-Sarine. La chaîne de fast-food entend ouvrir une gargote juste à côté du prestigieux théâtre.

ARIANE GIGON

C'est une polémique exemplaire, permettant de manier les clichés à qui mieux mieux, puis de dénoncer ces mêmes clichés. D'un côté, le Schauspielhaus de Zurich, vénérable institution synonyme d'expérience artistique et culturelle, de lenteur et d'enrichissement personnel. De l'autre, McDonald's, le fast-food, la consommation de masse, rapide, irréfléchie, voire, pour certains, culturellement appauvrissante. Or ces deux mondes seront peut-être appelés à cohabiter à Zurich.

La chaîne a annoncé en novembre dernier être le locataire (cette

partie de l'immeuble appartient à un fonds immobilier) de deux étages d'une aile jouxtant le Schauspielhaus, à deux pas aussi du Kunsthaus. McDonald's prévoit d'injecter 1,8 million de francs pour des locaux, sur deux étages, qui devraient compter une centaine de places. Elle a déposé une demande de permis de construire – qui peut être attaquée par des recours.

Depuis l'annonce, le débat fait rage. Le Schauspielhaus a très vite pris position contre le projet, s'attirant les foudres de ceux qui dénoncent une attitude «élitiste et hautaine, inadmissible

de la part d'une institution hautement subventionnée». Des personnalités de la scène théâtrale allemande ont appuyé la position de leurs collègues zurichois. Les partis politiques ont réagi. Et le Schauspielhaus recollecte des signatures parmi ses visiteurs. Jeudi, dans le *Tages-Anzeiger*, l'écrivain Martin Suter (*Small World, Le temps, le temps*) s'est immiscé dans la discussion par le biais de son personnage Geri Weibel, créé dans les années 90 pour ses chroniques dans le magazine *Folio*. Illustrée par une caricature très drôle de Schaad imaginant un «Big Macbeth» à

l'affiche du théâtre, l'auteur crée un dialogue fictif entre Geri et ses amis sur le projet de fast-food. Martin Suter ne prend pas position et tend plutôt à se moquer des hauts cris lancés ces dernières semaines. Le *Tagi* annonce que l'écrivain versera ses honoraires à une fondation pour les acteurs dans le besoin.

Dans le dernier journal du Schauspielhaus, daté du 6 avril, la directrice Barbara Frey tient à justifier la position de sa maison. «Nous récoltons les signatures des personnes qui ont également de la peine à imaginer le (restaurant) prévu. Mais ce n'est



Le fast-food est-il une atteinte à la grandeur du Schauspielhaus de Zurich? DR

pas une pétition», écrit-elle, sans vraiment convaincre sur ce derniers point. Elle appelle de ses vœux un débat dépassant l'invective et le cliché, sur le développement des villes modernes et le rôle de la culture. Le

Schauspielhaus «ne peut peut-être pas être comparé au grand Louvre ni à la vieille ville mozartienne de Salzbourg (où l'on trouve des McDo, ndr!), mais il a sa propre aura (...), sans chaîne de hamburgers...» I